Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 60 (2010)

Heft: 1

Artikel: L'âme entre corps et esprit : le concept husserlien de soubassement à la lumière de la phénoménologie matérielle de Michel Henry

Autor: Michel, Beat

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381806

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 142 (2010), P. 37-51

L'ÂME ENTRE CORPS ET ESPRIT

Le concept husserlien de soubassement à la lumière de la phénoménologie matérielle de Michel Henry

BEAT MICHEL

Résumé

L'œuvre de Michel Henry aura été de «recueillir» et développer le côté affectif de la phénoménologie, que Husserl, dans un passage clé de ses Idées directrices, *a délaissé au profit du côté intentionnel de la subjectivité – tout comme trois siècles plus tôt Descartes avait «recueilli»*[1] *la subjectivité écartée par Galilée. Le texte qui suit compare le concept de soubassement, ou âme, chez Husserl avec celui de chair chez Michel Henry. On verra que les deux philosophes parlent d'une couche sensible, qu'on peut d'une certaine manière situer entre corps et esprit, de deux points de vue diamétralement opposés. Au-delà de l'opposition entre les deux philosophies, cette recherche mène à une interprétation topologique du rapport entre corps, âme et esprit, tel que suggéré par le terme husserlien de soubassement, et propose un éclairage différent de la notion henryenne d'auto-affection.*

Michel Henry est peut-être le moins connu des quelques grands philosophes français du vingtième siècle[2]. On peut sans doute le considérer comme un disciple de Husserl. Or, sa propre réflexion l'a amené, plutôt que de s'en éloigner, à approfondir et radicaliser l'intuition originelle de son maître – mais à contre-courant de celui-ci. Alors que dans le § 85 du premier volume de ses *Idées directrices*[3] Husserl semble abandonner définitivement l'affectivité pour

[1] C'est en ces termes qu'Henry présente le rapport de Descartes à Galilée dans *Incarnation*, Paris, Seuil, 2000 (p. 150).

[2] Il existe maintenant une abondante littérature secondaire sur la philosophie de Michel Henry. On peut trouver une liste sur le site http://societemichelhenry.free.fr. Nous ne mentionnons ici que quelques exemples: P. AUDI, *Michel Henry*, Paris, Les Belles Lettres, 2006; J.-M. BROHM, J. LECLERCQ, *Michel Henry*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2009; *Studia Phaenomenologica: Michel Henry's Radical Phenomenology*, Humanitas, Bucarest, 2009; M. HENRY, *L'épreuve de la vie*, Paris, Cerf, 2001. Le premier numéro de la *Revue Internationale Michel Henry* vient de paraître (Presses Universitaires de Louvain).

[3] E. HUSSERL, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Wissenschaft*, erstes Buch, Hua III, La Haye, Martinus Nijhoff, 1950. Edmund Husserl.

subordonner sa phénoménologie au concept d'intentionnalité, Michel Henry consacre son œuvre à développer cet aspect de la subjectivité. Nous donnerons. dans la section 1, un aperçu de la pensée de Henry et de son rapport à Husserl en général.

Dans la section 2 nous aborderons un aspect de la philosophie de Husserl qui nous paraît particulièrement intéressant par rapport à la phénoménologie de Michel Henry : c'est la notion de soubassement (*Untergrund*) de l'esprit, telle qu'introduite au § 61 du deuxième volume des *Idées directrices*[4]. Avec ce concept, pour lequel il utilise indifféremment le terme âme (*Seele*), Husserl dépasse le cadre du rapport entre le sujet et le monde, pour s'intéresser à la structure même de la vie du sujet et en particulier au rapport entre les actes intentionnels et la sensibilité. Toutefois, on verra que pour Husserl la sensibilité est plutôt extérieure au sujet, et clairement assimilée à la notion de nature.

Cela nous permettra de comparer la manière de Husserl de traiter la question de la sensibilité, dans le passage qui nous intéresse, avec la sensibilité telle que Michel Henry l'entend sous le terme de chair. Nous allons soutenir dans la section 3 que les deux philosophes abordent un sujet commun d'un point de vue diamétralement opposé, au sens où le sujet husserlien est établi dans l'intentionnalité et se trouve face à la sensibilité, tandis que le sujet henryen vit dans la sensibilité et que l'intentionnalité lui est étrangère.

Le terme husserlien de soubassement suggère un agencement topologique entre intentionnalité et sensibilité – des termes comme «dessous» sont d'ailleurs fréquents dans ce contexte. Nous verrons également que Husserl positionne l'âme et le corps entre les deux pôles que sont l'esprit et la nature, et implicitement l'âme entre le corps et l'esprit. Cela nous servira de point de départ dans la section 4 pour proposer une vision personnelle d'une «topologie de l'âme». Pour ce faire nous reprendrons à notre compte la notion husserlienne de monade, propre à une période plus tardive de l'œuvre de Husserl que les *Idées directrices*. Une notion qui suggère, plutôt qu'une distinction entre haut et bas, celle entre intérieur et extérieur, ce qui nous amènera également à une critique de l'usage que fait Husserl du terme de nature.

Nous introduirons le terme de phénoménologie de l'adhérence pour suggérer que l'esprit adhère à la sensibilité. Cette manière de voir nous permettra aussi d'interpréter la notion henryenne d'auto-affection de manière inhabituelle.

Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures, livre premier, Gallimard, Paris, 1950. Traduit par Paul Ricœur. *Ideen* I dans ce qui suit.

[4] E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Wissenschaft*, zweites Buch, Hua IV, La Haye, Martinus Nijhoff, 1952 ; E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, livre second, traduit par E. Escoubas, Paris, P. U. F., 1982. *Ideen* II dans ce qui suit.

1. *Michel Henry héritier et critique de Husserl*

Le concept d'intentionnalité est central dans la phénoménologie de Husserl, concept que Husserl a repris de Brentano[5]. Le terme désigne l'idée qu'un acte psychique a toujours un objet, ou exprimé différemment qu'une conscience est conscience de. Toutefois tout le raisonnement de Husserl est soumis à ce qu'il a défini comme réduction phénoménologique, c'est-à-dire la mise entre parenthèses du jugement sur l'existence du monde et des objets du monde. L'intentionnalité ne désigne donc pas la relation entre l'idée et l'objet réel, mais le rapport de l'acte mental à son contenu.

Dans le § 85 d'*Ideen I*, Husserl oppose la forme (*morphé*) intentionnelle à la matière (*hylé*) sensible. La *hylé* n'est autre que la matière brute pour l'acte intentionnel qui lui donne forme. Husserl se réfère par ailleurs explicitement à la distinction homologue de Brentano entre respectivement phénomènes psychiques et physiques. Husserl envisage ensuite deux directions possibles dans la recherche phénoménologique, qu'il appelle respectivement noétique (du côté de la forme) et hylétique. Or, dans une phrase lapidaire, Husserl juge que la première est «incomparablement»[6] plus importante que la deuxième.

C'est à ce point que Michel Henry reprend la phénoménologie husserlienne, si on peut dire, à rebrousse-poil, en développant sa propre phénoménologie matérielle[7]. Non seulement Henry s'oppose à la dévalorisation de la *hylé* opérée par Husserl, mais il donne à la matière sensible une «épaisseur» que la hylé husserlienne n'a pas. Henry opère une distinction entre la sensibilité, le fait d'être sensible aux affections par les sens, d'une part, et l'affectivité d'autre part. L'affectivité est un phénomène du sujet en soi, elle est indépendante et elle précède la sensibilité, dont elle est la condition : «l'affectivité est la condition de la sensibilité»[8]. Elle est même la condition de l'intentionnalité, puisque : «l'affectivité est le fondement universel de tous les phénomènes... »[9]. Ce développement amène Henry à la notion centrale d'auto-affection – auto au sens où affecté et affectant sont identiques.

Cette revalorisation de la *hylé* ne va pas de soi. On peut argumenter que l'intentionnalité épuise en quelque sorte la phénoménologie et qu'un domaine autonome de la *hylé* ne saurait être finalement que de l'ordre de la physiologie[10]. Dans ce contexte, on peut aussi citer le livre d'Anne Montavont sur

[5] F. BRENTANO, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Felix Meiner, 1924.

[6] «Unvergleichlich», Escoubas traduit par «de loin» (*op. cit.*, p. 212).

[7] M. HENRY, *Phénoménologie matérielle*, Paris, P. U. F., 1990.

[8] M. HENRY, *L'essence de la manifestation*, Paris, P. U. F., 1963, p. 598.

[9] *Ibid.*, p. 608.

[10] D. SERON, *Qu'est-ce qu'un phénomène? in* : *Commencer par la phénoménologie hylétique ? Études phénoménologiques*, n° 39-40, Louvain-la-Neuve, Ousia, 2004.

la notion de passivité chez Husserl, qui se lit comme une longue défense de Husserl contre Henry[11].

Mais Michel Henry va plus loin, identifiant l'auto-affection avec la vie, non pas au sens biologique, mais au sens de ce qui fait que nous nous sentons comme être vivant. Enfin Henry appelle chair le lieu où cette vie est active dans son auto-affection. Les trois notions de chair, de vie et d'affectivité sont étroitement imbriquées comme le montre le passage suivant[12] :

> La *vie* révèle la chair en l'engendrant, comme ce qui prend naissance en elle, [...] Une *chair* impressionnelle et affective, dont l'impressionnalité et l'*affectivité* ne proviennent jamais d'autre chose que de l'impressionnalité et de l'affectivité de la vie elle-même.

En fait, en prenant la direction d'une phénoménologie matérielle, Henry radicalise la réduction phénoménologique. Il reproche à Husserl d'avoir – malgré la réduction phénoménologique – succombé au monisme ontologique qui ne reconnaît qu'un type d'être, celui du domaine mondain. À l'opposé, Henry voit dans l'immanence pure du sujet un domaine d'être à part[13] :

> Ce ne sont plus des objets [... que la phénoménologie matérielle] aperçoit, mais une Terre nouvelle où il n'y a plus d'objets, ce sont d'autres lois, non plus des lois du monde et de la pensée, mais les lois de la Vie.

Cette idée d'un être révélé dans l'immanence avant toute manifestation des étants ne pouvait pas rester sans contestation. Ainsi Bruno Leclerc estime[14] qu'elle relève d'un caractère non-critique, non-transcendantal et par conséquent non-philosophique[15]. Mais en réalité ce reproche vise Husserl autant que Henry, puisque dans le même texte cet auteur «regrette» un «tournant métaphysique opéré par Husserl lui-même» dans *Ideen I* par rapport aux *Recherches logiques*. Finalement la question est de savoir si une philosophie transcendantale doit se limiter à la relation entre le sujet et un monde transcendant, à travers les corrélats intentionnels. Ou alors si la phénoménologie peut inclure une égologie comme réflexion sur la structure même du sujet. C'est dans ce sens aussi qu'il nous paraît intéressant de partir d'un passage d'*Ideen II* où Husserl décrit la structure même de l'immanence et non seulement le rapport transcendantal.

[11] A. Montavont, *De la passivité dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, P.U.F., 1999. Elle arrive pourtant à cette conclusion (p. 273) : «[...] Husserl s'interdit de penser une passivité originaire, c'est-à-dire irrécupérable par une activité ultérieure [...] l'affection reste prisonnière de la corrélation noético-noématique [...]»

[12] *Incarnation*, *op. cit.*, p.174. C'est nous qui soulignons.

[13] *Phénoménologie matérielle*, *op. cit.*, p. 58.

[14] B. Leclercq, «Circulez; il n'y a rien à voir», *in* : *Commencer par la phénoménologie hylétique ? Op. cit.*

[15] Henry lui-même écrit dans *Incarnation* (*op. cit.*, p. 118) : «la philosophie est par essence transcendantale».

Notons encore que Henry ne s'est pas arrêté à l'idée de la chair comme lieu de l'auto-affection, mais qu'il pose la question de l'origine de la chair, et donc de la vie. Ce questionnement l'a amené à la découverte d'essences qui dépassent l'individu et qui lui sont en quelque sorte données. Si certains ont pu déceler un aspect religieux dans la pensée de Michel Henry dès ses débuts – il consacre le § 49 de l'*Essence de la manifestation* à Eckhart –, le «tournant théologique»[16] devient indéniable avec ses trois derniers livres, où Henry développe une phénoménologie du Christianisme – ou découvre le Christianisme comme une phénoménologie. Nous ne parlerons pas ici de cette interférence entre philosophie et théologie qui marque l'œuvre tardive de Henry, mais nous renvoyons le lecteur intéressé aux débats avec Michel Henry qui ont eu lieu en 1997 et en 2001 à l'Institut Catholique de Paris[17]. Notons seulement que c'est une voie que ses disciples ne sont pas tous prêts à suivre[18].

2. *L'ego spirituel et son soubassement (§ 61) dans* Ideen II

Dans cette section, nous allons présenter un paragraphe du deuxième volume des *Idées directrices* de Husserl qui, nous semble-t-il, est particulièrement éclairant pour le rapport entre Henry et Husserl – même si, à notre connaissance, ce passage n'a jamais été discuté par Michel Henry[19]. Le § 61 «L'ego spirituel et son soubassement» fait partie de la troisième section d'*Ideen II*[20]: «La constitution du monde de l'esprit». Or, toute cette section repose sur l'opposition entre nature et esprit. Dans cette opposition, Husserl inscrit deux autres notions, celles de corps (*Leib*) et d'âme (*Seele*). La relation entre ces quatre concepts est finalement explicitée au § 62[21]: «Nous avons donc

[16] D. Janicaud, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, Paris, L'Éclat, 1990.

[17] P. Capelle, *Phénoménologie et christianisme chez Michel Henry*, Paris, Cerf, 2004.

[18] *Cf.* en particulier P. Audi, *Où je suis*, La Versanne, Encre marine, 2004 (p. 337 *sq.*), mais également F.-D. Sebbah, *La parole henryenne*, *in*: J.-M. Brohm, J. Leclercq, M. Henry (*op. cit.*) et *En deçà du monde ? À propos de la philosophie de Michel Henry*, *in*: *Commencer par la phénoménologie hylétique ?* (*op. cit.*)

[19] Pourtant, dans sa réponse à une lettre où l'auteur fait part de son étonnement devant le rôle que Husserl fait jouer à la notion de nature dans le § 61, M. Henry écrit: «La question que vous posez est tout à fait pertinente et *vous avez raison*. Je traite d'ailleurs de ce mauvais passage d'*Ideen II* dans mon livre actuel. J'espère que je parviendrai au bout pour vous donner une réponse plus complète.» (31 janvier 1999, c'est Henry qui souligne.) Il s'agit sans doute du manuscrit d'*Incarnation* sur lequel il travaille à cette époque et où il parle d'un autre chapitre d'*Ideen II*.

[20] *Op. cit.* La traduction est celle d'Escoubas (*op. cit.*) sauf pour l'annexe XII qui, à notre connaissance, n'a pas été traduite en entier. Les numéros de pages sont ceux de la version originale en allemand, qui figurent également en marge de la traduction française.

[21] *Ibid.*, p. 284 *sq.*

deux pôles : nature physique et esprit et, intercalés entre les deux, corps propre et âme.» La structure est donc la suivante (nous y reviendrons à la section 4) :

nature – corps – âme – esprit

Or, pour Husserl le point de rupture de l'opposition nature-esprit se situe, nous semble-t-il, entre l'esprit d'un côté et l'agrégat âme-corps-nature de l'autre. D'abord, Husserl ne laisse aucun doute sur l'imbrication étroite des trois termes âme, corps et nature. Ainsi au § 49[22] :

> L'âme anime le corps et le corps animé est un objet de la nature, dans l'unité du monde spatio-temporel.

La traduction «animé» rend mal le sens de l'allemand «die Seele beseelt»[23]. Il serait peut-être plus juste de dire «Le corps est pénétré d'âme». Et au § 54 [24] il exprime l'opposition entre âme et corps d'un côté et esprit de l'autre. Il observe que la couche sensible est bien située dans le corps mais il considère que ce n'est que la preuve qu'elle ne fait pas partie du domaine du moi, mais qu'elle est bien opposé au moi, objet de son expérience.

Enfin au § 61 Husserl introduit le concept de soubassement (*Untergrund*). Or, il nous paraît légitime d'identifier ce concept avec l'agrégat âme-corps-nature dans son rapport à l'esprit. En effet, Husserl distingue deux niveaux : l'un, supérieur, est celui de l'esprit, l'autre, inférieur, est le soubassement. Le niveau de l'esprit est associé aux actes de la raison, des actes aussi qualifiés de libres. C'est aussi le lieu des «cogitationes», des «motivations de prises de position par des prises de position, des motivations rationnelles proprement dites»[25]. Le propre de l'activité de l'esprit est l'«intentionnalité active, qui appréhende et explicite les objets de la perception... »[26] ; c'est encore la «subordination d'une pensée particulière aux contenus généraux, pensée de manière universelle» mais aussi de «fixer des buts et chercher des moyens»[27] ; enfin toute intentionnalité de la personne «vise l'activité et a son origine dans l'activité»[28].

À ce niveau supérieur est opposé le niveau inférieur du soubassement ou de l'âme. Situé «sous» l'esprit c'est aussi le «côté nature» de la subjectivité. Y sont situées les sensations, reproductions de sensations, mais aussi l'aperception la plus directe. Husserl lui attribue encore la vie affective inférieure (*niederes Gefühlsleben*), les pulsions et... l'attention [29]. Les contenus primaires

[22] *Ibid.*, p. 175.
[23] Animé au sens doué de vie se dirait en allemand plutôt «belebt».
[24] *Ibid.*, p. 212.
[25] *Ibid.*, p. 279.
[26] *Ibid.*, p. 332.
[27] *Ibid.*, p. 333.
[28] *Ibid.*, p. 333.
[29] *Ibid.*, p. 279.

du soubassement sont les data sensibles et les sentiments provoqués par ceux-ci. Le soubassement est le lieu des «associations, rémanences, tendances déterminantes etc.»[30], mais aussi des «data sensibles pulsionnels, les pulsions [...] en tant que vécus originaires[31]».

Si le soubassement est l'agrégat âme-corps-nature dans son rôle vis-à-vis de l'esprit, alors c'est son composant âme qui se manifeste le plus directement dans le soubassement. En effet, Husserl multiplie les associations entre âme et soubassement. Ainsi, l'âme appartient à la personne «en tant que soubassement fondateur»[32]. Husserl rapproche encore les termes âme et sensible. Le § 2 de l'annexe XII est intitulé «La sensibilité en tant que soubassement d'âme de l'esprit» et commence par cette formule : «Parlons maintenant de la sensibilité : par là nous entendons le soubassement d'âme de l'esprit [...]»[33].

Par rapport aux deux pôles, le soubassement est du côté du pôle nature. En effet, dans le passage[34] cité ci-dessus le soubassement est désigné comme face-nature (*Naturseite*). Dans le § 3 de l'annexe XII, les rapprochements entre nature et soubassement sont fréquents. L'affection «appartient à la sphère de la nature», elle relie le moi à la nature[35]. Chaque acte du moi a son soubassement dans la nature (*seinen Naturuntergrund*). Ce qui affecte est une formation de la nature.

Mais Husserl va plus loin en assimilant le soubassement à la constitution de la nature, donc à la nature en tant que corrélat d'une conscience inter-subjective. Le soubassement est organisé de telle façon que la nature s'y constitue, et encore[36] : «le lieu où se constitue [...] le monde du mécanique, de la conformité inerte à une loi [...]». Or, au début de la troisième section, la notion de nature est d'abord celle d'une attitude (*Einstellung*) naturaliste qui suppose un monde constitué comme donné en soi. Il n'est donc pas étonnant que Husserl finisse, au § 62, par associer le soubassement (l'âme) aux sciences de la nature, par opposition au niveau supérieur qu'il met en rapport avec les sciences de l'esprit ou sciences humaines (*Geisteswissenschaften*)[37]. Husserl voit ainsi les deux attitudes qu'il a distinguées au départ, la naturaliste et la spirituelle, se rejoindre dans l'articulation entre esprit et soubassement.

L'interaction entre esprit et soubassement revêt deux aspects. D'une part l'esprit est affecté par le soubassement («sensibilité comme affection»[38]).

[30] *Ibid.*, p. 276 *sq.*
[31] *Ibid.*, p. 334.
[32] *Ibid.*, p. 280.
[33] «Den 'seelischen' Untergrund des Geistes», *ibid.*, p. 334
[34] *Ibid.*, p. 279.
[35] *Ibid.*, p. 338.
[36] *Ibid.*, p. 279.
[37] Il peut être intéressant de rappeler cette phrase de la *Krisis* (certes d'une période beaucoup plus tardive) : «Le vêtement d'idées : Mathématique et science mathématique de la nature' [...] fait que nous prenons pour l'Être vrai ce qui est une Méthode [...]» (E. HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, traduit par G. Granel, Paris, Gallimard, 1976)
[38] *Ibid.*, p. 335.

D'autre part, des reliquats de l'activité de l'esprit tombent dans la sphère sensible. Ainsi Husserl distingue entre sensibilité originaire, issue directement de la sensation et sensibilité secondaire, résultat de l'activité de l'esprit[39]. L'affection de l'esprit par le soubassement peut provenir autant de la sensibilité primaire que secondaire. Dans le deuxième cas, elle prend la forme de conséquences d'activités passées de la raison, d'associations et d'habitudes.

Le rapport entre le moi et le soubassement est caractérisé par Husserl en tant que «Habe», terme qu'on peut au mieux traduire par avoir, qui indique ce qu'on possède, par opposition à ce qu'on est. Ainsi la «sensibilité originelle» est l'«avoir originel» du moi[40].

D'une certaine manière, le soubassement est implicitement exclu de la vie du sujet par cette formule du § 54[41] :

> Du donné dans l'attitude intérieure, *il ne reste donc, au titre du subjectif au sens originaire et propre du terme, que le sujet de l'intentionnalité*, le sujet des actes.

Il y a donc dans cette troisième section une concordance entre l'attitude naturaliste (opposée à l'attitude personnaliste) et le soubassement (opposé à l'esprit). On peut schématiquement présenter cette concordance de la manière suivante :

esprit	moi	être	attitude personnaliste	sciences humaines
soubassement	en-face	avoir	attitude naturaliste	sciences naturelles

Ainsi ce chapitre 3 qui commence par la distinction entre les attitudes naturaliste et personnaliste finit par introduire cette distinction dans la structure même du sujet.

3. *Soubassement et chair*

Dans ce qui suit, nous mettons en parallèle le soubassement husserlien avec la notion de «chair» de Michel Henry. En effet, les deux concepts désignent une couche sensible de la subjectivité. Cela nous permet de comparer la manière dont les deux philosophes traitent certains concepts : affection, vie, passivité, liberté, moi.

L'affection. Dans le contexte qui nous intéresse, c'est dans le § 3 de l'annexe XII que Husserl parle d'affection, plus précisément il parle de «Ichaffektion». C'est le Moi qui est affecté, et l'affectant n'est autre que le soubassement. Nous avons vu que Michel Henry opère une distinction entre affection, provoquée

[39] *Ibid.*, p. 334.
[40] *Ibid.*, p. 335.
[41] *Ibid.*, p. 215. C'est Husserl qui souligne.

par les data sensibles, et l'affectivité intrinsèque à l'immanence du sujet, cette dernière devenant auto-affection. Loin d'être une sorte de «parasite» pour le sujet, ainsi qu'on pourrait interpréter la «Ichaffektion» chez Husserl, l'affectivité henryenne est à la fois ce qui met en mouvement le sujet, mais aussi ce qui le révèle à lui-même.

La vie. Husserl n'utilise pas explicitement le terme de vie dans le passage en question. C'est par contre le terme de «mort» qui apparaît dans le contexte du soubassement qu'il décrit comme «le monde du mécanique, de la conformité à une loi sans vie»[42]. La vie ne peut être que là où est le pôle de l'intentionnalité active, dans la sphère de l'esprit. Pour Henry, au contraire, la vie est synonyme d'affectivité, elle ne peut résider que dans la chair. Et c'est au contraire le monde constitué, transcendant, qui est sans vie[43] :

> [le monde] – ce lieu vide en lequel, dans la réalité *charnelle et impressionnelle* de sa vie, aucun vivant ne s'avance jamais[44].

L'absence de vivant dans le monde de l'intentionnalité chez Henry répond ici au qualificatif de mort attribué par Husserl au soubassement.

La passivité. Pour Husserl, l'acte intentionnel actif précède l'immersion (versinken) dans la passivité, qui peut à son tour être réactivée pour influencer l'esprit[45]. Le couple soubassement passif *vs* esprit actif chez Husserl est à rapprocher de l'opposition potentiel *vs* actuel.

Pour Michel Henry la passivité est une notion-clé de la vie du sujet[46] :

> La structure interne de l'immanence a été comprise finalement et décrite comme la passivité de l'être à l'égard de soi, comme passivité ontologique originaire.

Tout sentiment est, chez Henry, essentiellement passif «à l'égard de soi». Alors que chez Husserl l'action du moi de la sphère de l'esprit est opposée à la passivité, chez Henry l'action même a un caractère passif[47] :

> Toute action est subie, non par autre chose, [...], mais par elle-même. [...] Être un sujet veut dire «subir», veut dire «être».

Ou encore : «toute force est en elle-même pathétique»[48].

La liberté. Cette différence dans l'acception du terme passif trouve en quelque sorte sa contrepartie dans l'utilisation de celui de liberté. Husserl oppose l'affect à la liberté. Est libre un moi qui n'est pas influencé dans ses actions par des affections (voir annexe XII). La liberté est acquise par le raisonnement. Le moi libre est ce qui caractérise la sphère de l'esprit telle qu'opposée

[42] *Ideen II*, *op. cit.*, p. 279. Escoubas traduit par «conformité inerte», mais le terme allemand est bien «tote Gesetzmässigkeit».

[43] *Incarnation*, *op. cit.*, p. 92

[44] C'est nous qui soulignons.

[45] *Ideen II*, *op. cit.*, p. 332.

[46] *L'essence de la manifestation*, *op. cit.*, p. 585.

[47] *Ibid.*, p. 595.

[48] *Incarnation*, *op. cit.*, p. 204.

au soubassement, la couche du «moi libre»[49]. L'affection est vue comme une entrave à la liberté de l'esprit. Le sujet qui cède à l'affect n'est plus libre[50], il se laisse «entraîner vers le bas par la sensibilité»[51]. À l'exact opposé, Henry situe la liberté dans l'affectivité[52] :

> La liberté est le sentiment du Soi de pouvoir mettre en œuvre soi-même chacun des pouvoirs qui appartiennent à sa chair.

La liberté henryenne est le sentiment de pouvoir. L'activité intentionnelle ne peut pas être le lieu de la liberté du sujet, puisque l'intentionnalité est déjà subordonnée au monde. La liberté doit se tenir là où le sujet s'«auto-produit».

L'ego. Au fond, c'est la manière de concevoir l'ego qui est différente chez l'un et l'autre des deux phénoménologues. Pour Husserl, l'ego (aussi le moi, «Ich») est avant tout le pôle de l'activité intentionnelle. Il subit l'affection, mais ne l'est pas, le soubassement lui est étranger. L'ego se situe dans la sphère de l'esprit[53]. Le soubassement a pour l'ego le caractère d'un avoir (Habe). Il a sa couche sensible, mais celle-ci lui est aussi étrangère que le monde transcendant. Pour Henry, l'ego, qu'il associe au Soi transcendantal, est donné par un sentiment de soi, qu'il situe dans la chair[54] :

> Pas de Soi (pas de moi, pas d'ego, pas d'«homme») sans une chair – mais pas de chair qui ne porte en elle un Soi.

Pour Henry la subjectivité, l'ego transcendantal, est nécessairement singulière, elle est ipséité, et l'ispéité se situe dans l'affectivité[55] :

> L'ispéité de l'essence, son auto-affection dans l'immanence de l'affectivité pure, c'est là l'être-soi du sujet comme Soi effectif et concret.

Et il exclut ainsi que l'ego puisse être attribué à l'intentionnalité[56] :

> L'essence de l'ipséité, et, identiquement, celle de l'affectivité qui la fonde et lui est consubstantielle, ne peut [...] se fonder sur la transcendance, [...], ne peut se comprendre que comme immanence.

Soubassement husserlien et chair henryenne peuvent tous deux être vus comme des couches sensibles qui s'insèrent entre l'esprit d'un côté et le corps organique de l'autre. Le soubassement husserlien est déjà presque le corps organique. Il y a chez lui une rupture entre l'esprit, lieu du sujet transcendantal, et le soubassement, règne de la nature. Il y a, certes, chez Michel Henry une

[49] *Ideen II, op. cit.*, p. 276.
[50] *Ibid.*, p. 339.
[51] «Von der Sinnlichkeit hinabziehen», *ibid.*, p. 276.
[52] *Incarnation, op. cit.*, p. 262.
[53] *Ideen II, op. cit.*, p. 277.
[54] *Incarnation*, p. 178.
[55] *L'essence de la manifestion, op. cit.*, p. 584.
[56] *Ibid.*, p. 757.

distinction nette entre la couche sensible et l'intentionnalité, toutefois chez lui, l'intentionnalité est impensable sans l'affectivité qui en constitue, en quelque sorte, le moteur et l'essence. Par contre la séparation entre la chair d'une part et le corps organique en tant que corps constitué d'autre part est radicale.

On peut représenter schématiquement la différence de la manière suivante :

Husserl :	corps	↔	âme	‖	<u>esprit</u>
Henry :	corps	‖	<u>chair</u>	↔	esprit

Ici les barres verticales montrent la rupture principale et le composant souligné est celui qui correspond au mieux à la position de l'ego. Henry n'utilise pas exactement le terme «esprit», toutefois il nous paraît légitime de recouvrir l'esprit husserlien avec ce que Henry désigne par «intentionnalité» ou parfois par «monde».

Chez Husserl, en descendant depuis l'esprit dans le soubassement, on s'éloigne de la phénoménalité, chez Henry au contraire, c'est en allant vers la couche sensible de la chair qu'on va au fond de la question de la phénoménalité. Le sujet de Husserl se situe dans la sphère de l'intentionnalité, il possède une couche sensible qui lui est étrangère mais dont il subit les affections. Le sujet de Henry vit dans la couche sensible, il *est* l'affectivité. Son activité intentionnelle n'a de sens qu'en tant qu'expression de l'affectivité.

4. *Une phénoménologie de l'*adhérence *?*

Dans ce qui suit, nous reprenons le schéma de Husserl tel que présenté au début de la section 2 :

nature — corps — âme — esprit

Nous allons le mettre en rapport avec la notion husserlienne de monade pour donner une vision géométrique qui prend, en quelque sorte, à la lettre le terme de «sous-bassement». Cela nous permettra également une interprétation quelque peu hétérodoxe de l'auto-affection henryenne.

Husserl conçoit donc deux pôles, nature et esprit, entre lesquels il insère respectivement le corps et l'âme, où l'âme, elle-même soutenue par le corps et la nature, joue le rôle de soubassement par rapport à l'esprit. Soubassement qui peut aussi être compris au sens de chair henryenne. Or, il manque, nous semble-t-il, une notion essentielle dans cette séquence : c'est celle du monde, au sens husserlien de corrélat d'une conscience inter-subjective. C'est dans le monde que sont inscrits les corrélats de l'intentionnalité individuelle. Dans ce sens, la place du monde ne peut être qu'adjacente à l'esprit. On obtient ainsi le schéma :

nature — corps — âme — esprit — monde

Ici l'esprit relie le sujet au monde comme le corps le relie à la nature*[57]. Les deux pôles sont maintenant le monde et la nature* et il se pose immédiatement la question de leur rapport. La manière dont Husserl assimile la nature* à la constitution laisse penser qu'il identifie en fait la nature* avec une partie du monde («le monde du mécanique»[58]). Anne Montavont[59] répond de la manière suivante à la question du sens dans lequel Husserl peut affirmer que le soubassement est un «soubassement de nature» :

> ... au sens où il est régi par les lois causales qui constituent la nature, le monde des choses (associations, rémanences, tendances déterminatives, etc.).

Cette manière d'identifier le socle nature* à l'intérieur du soubassement avec le monde constitué nous paraît très problématique. Le monde est le corrélat de l'esprit. Partant d'objets concrets de notre expérience, nous construisons des entités de plus en plus abstraites jusqu'aux particules élémentaires et aux champs quantiques. Ce faisant, nous créons également une représentation de notre corps en termes physico-chimiques. Mais cette représentation n'est pas le corps tel qu'il se tient dans le soubassement «en dessous» de l'âme, tel qu'il est ressenti. Et les «associations, rémanences, tendances déterminatives, etc.» ne sont nullement des lois causales des sciences de la nature. Même si j'ai une connaissance de la physiologie du corps en général, je n'ai pas connaissance de l'état physiologique de mon propre corps.

Considérons maintenant le sujet comme une monade au sens où Husserl utilise ce terme, repris de Leibnitz, notamment dans la cinquième *Méditation cartésienne*[60] :

> Ce qui m'est spécifiquement propre, à moi ego, c'est mon être concret en qualité de monade, puis la sphère formée par l'intentionnalité de mon être propre.

[57] Nous prenons à notre compte le schéma de Husserl pour en développer une vision personnelle. Aussi nous utilisons dans ce qui suit le terme «nature» au sens où Husserl parle du «côté nature» du sujet, mais aussi avec la ré-interprétation que nous allons opérer, avec la graphie nature*.

[58] *Ideen II*, *op. cit.*, p. 279. Les deux pôles auraient donc tendance à se confondre et la séquence à devenir un cercle. Cette apparente circularité n'a pas échappé à Husserl, voir par exemple *Erste Philosophie*, *Kritische Ideengeschichte*, Hua VII, La Haye, Martinus Nijhoff, 1956, p. 114, et *Cartesianische Meditationen*, Hua I, La Haye, Martinus Nijhoff, 1950, p. 129.

[59] *De la passivité dans la phénoménologie de Husserl*, *op. cit.*, p. 63 *sq.*

[60] E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, traduit par G. Peiffer et E. Levinas, Paris, Vrin, 2008, p. 154. Et dans l'annexe IV de *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität*, zweiter Teil, Hua XIV, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973, p. 52, on trouve cette définition : «L'ensemble du conscient, des vécus intentionnels, des data hylétiques, avec leur arrière-plan, dans leurs rapports concrets, leur unité réelle et inséparable, existant en soi et pour soi, c'est ce qui constitue la monade.» (C'est moi qui traduis)

Si l'on veut donner une représentation géométrique au concept de monade, elle doit avoir la forme d'un volume fermé, dans le sens où elle doit permettre de distinguer l'intérieur de la monade de son extérieur. Pour simplifier au maximum, on peut imaginer la monade comme une sphère[61]. Par rapport au schéma nature* – corps – âme – esprit – monde, c'est le monde qui est à l'extérieur de la monade. Les monades «baignent» dans un monde ; non pas au sens où elles sont dans un espace physique, mais dans le sens où les monades en tant que communauté partagent un corrélat de leur conscience. L'esprit, selon notre argument du début de cette section, est adjacent au monde. Il forme la surface de la monade[62]. Le soubassement husserlien se trouve maintenant sous l'esprit au même sens que la terre se trouve sous nos pieds, c'est-à-dire à l'intérieur d'une sphère dont l'esprit occupe la surface. L'âme est ce qui est le plus proche de l'esprit, située sous la surface de la monade.

Dans ce sens, l'esprit adhère à l'âme et avec elle au soubassement. Chaque point de la surface touche l'intérieur et donc l'esprit tout entier est en contact avec le soubassement[63]. Le pôle de l'intentionnalité doit être situé dans l'esprit. Mais ce point géométrique de la surface monadique n'a pas d'extension et pas de réalité. L'ego le déborde en une petite sphère entourant ce pôle, comme un halo[64]. Or celle-ci, nécessairement, «plonge» dans le soubassement. C'est dans ce sens précis que l'esprit adhère au soubassement[65]. Tout en étant centré dans l'esprit, l'ego tient sa réalité du soubassement.

Comment comprendre l'auto-affection henryenne dans le cadre d'une telle structure géométrique du sujet ? On peut admettre dans un premier temps avec Husserl que c'est le soubassement qui affecte l'esprit. Mais si l'esprit n'est qu'adhérence superficielle au soubassement intérieur, alors il est aussi cet intérieur, tout comme la statue que je vois comme surface est aussi son substrat matériel. Dans ce sens, affectant et affecté sont identiques[66]. En parlant de la

[61] En termes mathématiques un volume en trois dimensions n'est qu'un cas très particulier d'un espace fermé.

[62] Si on pense à la monade comme sphère à trois dimensions, sa surface est un espace à deux dimensions.

[63] Cette absence de distance entre esprit et soubassement n'est d'ailleurs pas contraire à l'intuition de Husserl – même si celui-ci voit le soubassement comme en quelque sorte étranger à l'esprit : «... l'étranger au moi n'est pas quelque chose de séparé du moi et, entre les deux, il n'y a pas de place pour un s'orienter vers ; au contraire, le moi et son étranger au moi sont indissociablement liés l'un à l'autre du point de vue du contenu, et ce pour tout contenu, et le moi est sentant tout au long de la relation».(Ms C16/68a), cité dans MONTAVONT, *De la passivité dans la phénoménologie de Husserl*, *op. cit.*, p. 249.

[64] Sur la question du lieu de l'ego voir aussi P. AUDI, *Où je suis*, *op. cit.*

[65] Au-delà de ce que le terme suggère intuitivement, adhérence est également un terme mathématique, qui par sa signification en topologie générale convient tout à fait à ce que nous cherchons à décrire.

[66] Il est peu probable que M. Henry eût été d'accord avec cette interprétation de l'auto-affection. L'adhérence n'est pas un concept henryen même si on peut lire dans *L'essence de la manifestation*, *op. cit.*, p. 858 : «L'affectivité révèle l'absolu dans sa totalité parce qu'elle n'est rien d'autre que son adhérence parfaite à soi [...]».

structure de la subjectivité, nous ne pouvons pas décrire des étants, de l'ordre de ceux qui peuplent le monde. On a ici affaire à un mode d'être particulier, où la partie n'est pas forcément plus petite que le tout. Ainsi le rapport entre l'esprit, surface de la monade, et le soubassement, son intérieur, ne peut pas être abordé en termes d'interactions entre entités séparées.

L'âme ou la chair est ce à quoi l'esprit adhère immédiatement, ce qui est situé directement sous la surface de la monade. Le corps est plus éloigné de l'esprit que l'âme et donc situé plus à l'intérieur. Dans cette géométrie, qui bien sûr n'est pas celle de l'espace physique tridimensionnel, c'est le corps qui est dans l'âme et non pas l'âme qui est dans le corps. Enfin la nature* forme le centre de la monade. Ceci implique que les data sensibles qui affectent le sujet pour donner lieu à la constitution des objets du monde, viennent de l'intérieur de la monade et non pas de l'extérieur. L'extérieur, c'est le monde constitué par la conscience et ce n'est pas ce monde-là qui peut nous affecter physiquement. L'affection procède de l'intérieur vers la surface, ce qui va à l'encontre de l'idée intuitive selon laquelle nos sens, situés en surface captent les signes d'un monde existant en-soi pour les acheminer vers un centre de la monade qui les interprète[67].

Au centre de la monade se trouve un noyau, qu'on peut appeler nature* avec Husserl, qui est cette réalité inconnaissable qui a provoqué en dernier lieu la sensation. Ce noyau est pour l'ego comme une limite à l'infini. Et il est forcément inter-subjectif, il déborde la monade personnelle. L'image tridimensionnelle utilisée jusqu'ici ne rend pas justice à cet aspect. Une géométrie autrement plus abstraite et plus difficile y serait nécessaire. Enfin, toute la manière dont nous constituons collectivement le monde est basée sur la croyance qu'en fin de compte ce noyau de notre réalité intérieure, la nature* husserlienne, et le monde constitué sont, d'une certaine manière, identiques. Nous avons l'intuition que derrière les deux il y a une réalité matérielle commune. Mais cette intuition est de l'ordre d'une idée régulatrice dont nous avons besoin pour nous orienter dans la réalité. La véritable relation entre monde et nature* nous échappe.

Nous sommes partis de la séquence nature-corps-âme-esprit telle qu'elle apparaît au § 62 d'*Ideen II*, où corps et âme sont insérés entre les deux pôles que sont la nature et l'esprit. En rapprochant la chair henryenne de l'âme (soubassement) husserlienne, nous avons vu que Husserl et Henry situent la vie du sujet respectivement dans la sphère des actes intentionnels et dans celle

[67] Il y a un argument d'ordre scientifique pour l'idée d'une perception qui provienne d'une sensation affectant le sujet de l'intérieur de la monade. Dans l'évolution du vivant, l'origine de la perception doit être cherchée dans la distinction entre un effet favorable ou défavorable de l'environnement sur l'organisme. Ainsi le mouvement d'une bactérie est dirigé par un simple gradient chimique de son environnement, qui va de favorable à défavorable pour sa physiologie. La sensation de bien-être ou mal-être corporel, qui deviendra souffrance et jouissance, selon les termes de Michel Henry, précède la perception d'un point de vue évolutif.

de la sensibilité. On peut voir chez Husserl une rupture entre esprit d'un côté et âme-corps-nature de l'autre, alors que chez Henry, pour qui esprit et chair sont inséparables, cette rupture se situerait plutôt entre âme et corps constitué.

En faisant appel à la notion de monade, centrale pour le Husserl des *Méditations cartésiennes*, nous proposons une vision topologique de la séquence husserlienne, où le pôle esprit se trouve maintenant à la surface de la monade et le pôle nature en son centre. Nous avons voulu montrer que l'identification que Husserl semble effectuer entre «nature» en tant que soubassement et «nature» en tant qu'objet des sciences de la nature était difficilement tenable. Cette nature-là, qui soutient l'âme, nous apparaît plutôt comme une sorte de «point de fuite» de la subjectivité. Enfin la surface esprit, vue comme simple lieu géométrique, n'a de réalité que par le soubassement et lorsqu'elle est affectée par celui-ci, on peut affirmer avec Henry qu'il y a auto-affection[68].

[68] L'auteur tient à remercier François Sebbah, Jacques Zwahlen et Martial de Montmollin pour les remarques importantes qu'ils ont bien voulu faire à différents stades de l'élaboration de cet article.